

CASIMIR ET CAROLINE

DE ÖDÖN VON HORVÁTH

MISE EN SCÈNE - EMMANUEL DEMARCY-MOTA

TEXTE FRANÇAIS - FRANÇOIS REGNAULT



Célestins

THÉÂTRE DE LYON



Casimir - **Thomas Durand**
Caroline - **Élodie Bouchez**
Schürzinger - **Hugues Quester**
Rauch - **Alain Libolt**
Speer - **Charles-Roger Bour**
Franz le Merkel - **Gérald Maillet**
Erna - **Sarah Karbasnikoff**
Oscar, Juanita - **Olivier Le Borgne**
Walter - **Walter N'Guyen**
Le Monsieur du cinéma, l'Homme à la tête de bouledogue,
Rudolf - **Pascal Vuillemot**
La Dame du cinéma, la Serveuse, Ida - **Sandra Faure**
Le Bonimenteur, le Médecin, Ludwig, Soldat 1 - **Cyril Anrep**
Le Directeur des phénomènes de foire, Lorenz - **Jauris Casanova**
La Femme à barbe - **Constance Luzzati**
Sœur siamoise, Infirmière 1, Emma - **Gaëlle Guillou**
Un Infirmier, Stefan, Soldat 2 - **Stéphane Krähenbühl**
Maria - **Céline Carrère**
Sœur siamoise, Ella - **Anne Kaempf**

Assistant à la mise en scène - **Christophe Lemaire**
Scénographie et lumières - **Yves Collet**
Environnement sonore - **Jefferson Lembeye**
Costumes - **Corinne Baudelot**
Maquillages - **Catherine Nicolas**
Accessoires - **Clémentine Aguetant**
Travail vocal - **Maryse Martines**
Images vidéo - **Mathieu Mullot**
Collaboration scénographie - **Michel Bruguière, Perrine Leclerc-Bailly**
Collaboration artistique - **François Regnault**
Sculpture - **Anne Leray**
Construction décor - **Espace et cie, Atelier Jipanco**

Production : Théâtre de la Ville, Paris - La Comédie de Reims - le Grand T, scène conventionnée de Loire-Atlantique. Avec le soutien de la Région Rhône-Alpes

GRANDE SALLE

REPRÉSENTATIONS DU 17 AU 27 MARS

HORAIRES : 20H - DIM 16H

RELÂCHE : LUNDI

DURÉE : 1H35



**Représentation en audiodescription pour les malvoyants
dimanche 21 mars à 16h**



Boucles magnétiques

Afin de faciliter l'écoute et le confort de tous, des boucles magnétiques et des casques sont mis à disposition du public pour chaque représentation.

Bar L'Étourdi

Pour un verre, une restauration légère et des rencontres imprévues avec les artistes, le bar vous accueille avant et après la représentation.

Point librairie

Les textes de notre programmation vous sont proposés tout au long de la saison.
En partenariat avec la librairie Passages.

NOTE DU METTEUR EN SCÈNE

Casimir et Caroline se passe à Munich, dans les années 30, une nuit de fête foraine. Casimir vient d'être licencié, Caroline veut profiter un moment des plaisirs de la fête. La pièce devrait raconter l'amour réciproque de ces deux êtres et commence pourtant par leur séparation. Dès lors le ver est dans le fruit. Comme dans tout amour menacé, c'est la séparation qui décide des raisons, non l'inverse. Un des grands sujets de la pièce est ce profond amour qui ne marche pas, un amour comme Dante et Béatrice, Rodrigue et Chimène, Rodrigue et Prouhèze, mais un amour aussi tout à fait ordinaire... Tout amour, c'est tout l'amour. L'humour et la féerie d'un soir de fête pour une ballade d'une tristesse sereine.

Dans *Casimir et Caroline*, tout le monde arrive et tout le monde s'en va, les amants se séparent, mais l'amour ne cesse pas. Les personnages s'agitent précisément comme des atomes que leur penchant fait aller de côté et d'autre, la fête foraine étant évidemment ce qui caractérise le mieux un tel champ de forces : badauds allant de-ci de-là, poussés par le choix hasardeux de tel manège... Au réseau de ces attractions se superpose celui des manèges amoureux. Les personnages finissent par être détruits par leurs propres inquiétudes et par leurs propres désirs. C'est un peu comme si on y voyait une génération entière naître, vivre et disparaître. « Solvet saeculum in favilla », dit le Dies Irae : « Cette génération ira à la poubelle ! ». C'est ce que l'on voit à la fin, lorsque se déversent les ordures dans la foire esquinée.

Casimir et Caroline fait partie d'un grand théâtre politique : Horváth cherche tout autant à embrasser la question de l'infiniment petit – l'histoire de l'individu vu dans son sentiment amoureux – que celle du collectif et du multiple. Il montre comment ce collectif peut écraser l'individu : on peut voir que les sentiments de Casimir et Caroline finissent par être broyés dans l'ensemble du tableau, jusqu'à s'y dissoudre. Les personnages incarnent avec lucidité des bouts de vie sans gloire, sans avenir, des désirs qui s'éteignent tristement sur fond de chômage et de faillite politico-sociale. On assiste progressivement à l'anéantissement de toute valeur, on découvre comment, en peu de temps, un homme peut devenir un monstre.

Mais allons, nous sommes au théâtre. La crise n'est que jouée. C'est le triomphe de l'amour. Les larmes coulent avec la bière. « Tout va bien » !

Emmanuel Demarcy-Mota



ENTRETIEN AVEC EMMANUEL DEMARCY-MOTA

Directeur du Théâtre de la Ville, le metteur en scène Emmanuel Demarcy-Mota poursuit, avec *Casimir et Caroline* d'Ödön Von Horváth, un travail entrepris avec les spectacles précédents, déployant ainsi une vision du théâtre, comme forme et comme pratique, tout à fait singulière.

L'avant-scène théâtre : Votre mise en scène de *Casimir et Caroline* s'inscrit-elle dans la suite du travail que vous avez accompli sur Pirandello, Ionesco ou Brecht ?

Emmanuel Demarcy-Mota : Ce qui m'apparaît intéressant dans la succession de ces différentes œuvres, c'est de tenter de suivre la trajectoire de ce que l'on pourrait appeler le héros contemporain. Ce personnage renvoie à cette phrase de Béranger dans *Rhinocéros* de Ionesco, lorsqu'il se retrouve seul à n'avoir pas subi de métamorphose : « J'aimerais tellement être comme eux, mais je ne peux pas. ». Il dit bien « je ne peux pas » et non, ce qui serait trop simple, « je ne veux pas ». Béranger est à la fois décrit comme un personnage manquant de volonté mais c'est paradoxalement celui qui ne capitulera pas. Chez Horváth, Casimir arrivera lui aussi à résister, à ne pas devenir un autre malgré la situation sociale qui pourrait le pousser à se transformer. Cette problématique de « l'homme sans qualités », en référence à Musil, est aussi posée chez Pirandello, dont j'ai mis en scène *Six personnages en quête d'auteur* : ce père, personnage puissant, qui « veut vivre », et se retrouve dans un rapport de faiblesse avec sa belle-fille s'agissant d'amour ou de sexualité. Dans *Homme pour homme* de Brecht, Galy Gay, homme rangé, rencontre trois soldats et devient un véritable monstre en empruntant l'identité d'un autre... Les questions de la métamorphose et de l'identité sont donc au cœur de ces héros contemporains. Mais on ne peut pas oublier qu'Horváth en introduit la part féminine avec le personnage de Caroline.

A.-S.T. : Comment voyez-vous la situation de départ de la pièce d'Horváth ?

E.D.-M. : Casimir est un jeune homme qui vient de découvrir le chômage, et dont la vie bascule brutalement en quelques jours. Horváth écrit la pièce entre deux guerres et l'on voit un jeune homme et une jeune femme en proie à leur désir dans une société aux allures de foire. Lui se définit comme un pessimiste, qui a du mal à affirmer sa volonté, même s'il a encore la fougue de la jeunesse. Caroline, elle, dit volontiers qu'elle est mélancolique, ce qui, à l'évidence, fait que leur relation ne peut pas être simple ! Ce qui m'a intéressé dans la pièce, c'est que l'obstacle à leur couple n'est pas seulement extérieur mais aussi intérieur : la raison de leur rupture est à chercher dans la vérité de leur relation.

A.-S.T. : Quelle place accordez-vous aux arrière-plans de la pièce, et quelle est leur influence sur la relation entre *Casimir et Caroline* ?

E.D.-M. : Casimir et Caroline vont s'aimer et se perdre dans une Fête de la bière où s'entrecroisent brutalement riches et pauvres, hommes

de loi et petits voyous, tous en prise avec le furieux désir de s'amuser. Les personnages évoluent comme des boules de billard et empruntent des trajectoires venant heurter un obstacle, ce qui les fait rebondir et emprunter de nouvelles directions. Autrement dit, les personnages ne parviennent plus à définir seuls leur propre trajectoire et se retrouvent sous l'incidence d'un monde et d'un contexte : autres individus, mélange des classes sociales, espace transgressif de la foire, nuit, influence de l'alcool. Les personnages finissent par être détruits par leurs propres inquiétudes et par leurs propres désirs. Horváth est en cela un très grand peintre, qui décrirait le monde à travers une fenêtre. Il regarde cette Fête de la bière comme s'il était derrière une vitre et produit un théâtre qui met en scène différents mondes qui se frottent, se heurtent, qui jouissent ensemble, et qui s'éloignent.

A.-S.T. : Comment l'idée de ces deux êtres « noyés dans la masse » a-t-elle pris forme dans votre décor et votre scénographie ?

E.D.-M. : La scénographie repose sur l'idée d'une machine qui pourrait justement écraser les êtres, comme un immense manège. J'ai voulu aussi qu'elle puisse évoquer un gradin, métallique, froid, à la fois ancien et moderne, où les êtres peuvent se retrouver seuls ou à plusieurs. Je voulais la première image du spectacle concrète, cinématographique, picturale. Dès le début, avec ce spectacle, j'ai souhaité assumer une véritable tradition du théâtre mise au service du sens. Dès la première image, tous les personnages sont installés en haut comme des oiseaux, regardant passer le zeppelin, avant de s'agiter et de s'enfoncer dans cette profonde nuit qui n'a pas fini de détruire l'humanité. Caroline dit notamment dans la scène 114 : « On a comme ça en soi-même un grand désir, et puis on rentre avec les ailes brisées et la vie continue, comme si on n'y avait jamais été. Comme si ça n'avait jamais été vous. » Autrement dit, cette fête est autant un espace de transgression que d'enfermement. Cette dimension aurait d'ailleurs pu se traduire dans une scénographie évoquant un théâtre dans le théâtre – il s'agit d'un lieu clos dans lequel on joue dans un temps donné – et c'est une idée à laquelle j'avais d'abord songé. Mais ce parti pris ne me semblait pas pouvoir prendre en compte la dimension historique et politique de la pièce, à laquelle je suis attaché.

A.-S.T. : Comment prenez-vous en compte cette dimension historique ?

E.D.-M. : il ne faut pas occulter le fait que la pièce est écrite entre les deux guerres du XX^{ème} siècle, qui sont des événements majeurs qui nous concernent et nous affectent encore. L'Histoire n'est pas à mes yeux un événement passé ou un acte de mémoire, mais elle est constitutive de ce que nous sommes. Tant à travers les costumes qu'à travers la scénographie, j'ai souhaité que le spectateur sente ce parfum des années vingt et trente, pendant lesquelles l'on tente d'effacer les traumatismes de la Première Guerre tout en sentant approcher la seconde. Dans certaines scènes du spectacle, les ombres des personnages se découpent au milieu des barbelés. Il était important d'utiliser avec le scénographe, la costumière et les acteurs, tous les moyens de l'art de la mise en scène pour évoquer ensemble le passé et le présent. Chercher une écriture scénique qui nous touche au corps et à l'esprit en faisant que les personnages passent d'hier à aujourd'hui.

A.-S.T. : Qu'est-ce qui vous a frappé dans l'écriture d'Horváth ?

E.D.-M. : On peut difficilement écrire avec des phrases plus courtes, qui passent d'une manière inouïe de la poésie à la réalité. Les mots et les tonalités s'entrechoquent là aussi, renvoyant directement aux trajectoires des êtres. Chez Horváth, toute tentative d'avancer dans une dimension métaphysique est immédiatement contrariée par le retour à une réalité quotidienne. Le regain d'intérêt pour son œuvre qui s'opère à la scène ces dernières années tient beaucoup, je crois, à cette question du langage et à la manière complexe avec laquelle différents niveaux se mélangent, comme quand Casimir dit : « L'amour c'est une lumière du ciel qui fait de ta cabane un palais d'or et l'amour ne cesse jamais, du moins tant que tu ne perds pas ton boulot. » Le choc des registres est saisissant et d'une grande modernité.

A.-S.T. : On retrouve dans votre spectacle des comédiens qui sont vos compagnons de route, constituant presque une troupe. Mais pourquoi introduisez-vous aussi des acteurs « extérieurs » ?

E.D.-M. : Dans chaque nouveau spectacle, j'accorde une place importante à des comédiens avec qui je n'ai jamais travaillé. Les nouveaux arrivants apportent de nouvelles questions à ceux qui forment la tribu originelle. Chacun doit faire l'effort d'accepter l'arrivée d'autres éléments. Cette problématique du metteur en scène est d'ailleurs la même que celle du directeur de théâtre que je suis depuis de nombreuses années, à la Comédie de Reims puis au Théâtre de la Ville. Il faut sans cesse chercher à éveiller un désir et à développer une capacité à travailler ensemble.

Propos recueillis par Olivier Celik

pour le n°1274 de L'avant-scène théâtre
consacré à Casimir et Caroline



ÖDÖN VON HORVÁTH

Né en 1901 à Fiume, ville alors hongroise, il suit ses études à Budapest et Vienne avant de choisir l'Allemagne comme pays d'adoption. Ses écrits et ses pièces, comme *Légendes de la forêt viennoise* ou *Casimir et Caroline*, l'engagent contre le fascisme. Il reçoit en 1931 le Prix Kleist, mais en 1933 il est obligé de s'exiler en Autriche, où il écrit notamment *Figaro divorce* (1937). Puis il est de nouveau forcé à l'exil en France, où il meurt en 1938, foudroyé par un orage sur les Champs-Élysées.

Ödön Von Horváth avait écrit *Casimir et Caroline* en 1932, avant que les livres ne figurent l'année suivante parmi les premiers brûlés par les nazis. C'est dans ce contexte de la montée du nazisme que la pièce montre la déchirure symbolique d'un couple, entre l'espoir inquiet de Caroline et le désenchantement clairvoyant de Casimir.

Pays Natal

« Vous me questionnez sur mon pays natal, je réponds : je suis né à Fiume, j'ai grandi à Belgrade, Budapest, Presbourg, Vienne et Munich et j'ai un passeport Hongrois. Mais « une patrie » ? Je ne connais pas. Je suis un mélange typique de l'ancienne Autriche-Hongrie : magyar, croate, allemand et tchèque ; mon nom est Magyar, ma langue maternelle est l'allemand. C'est de loin l'allemand que je parle le mieux, je n'écris qu'en allemand, j'appartiens donc au cercle culturel allemand, au peuple allemand. Par contre : le concept de patrie, falsifié par le nationalisme, m'est étranger. Ma patrie, c'est le peuple. Donc, comme je l'ai dit plus haut, je n'ai pas de pays natal et je n'en souffre évidemment pas, je me réjouis au contraire de ma situation d'apatride, car cela me délivre d'une sentimentalité inutile. Mais je connais évidemment des paysages, des villes et des chambres, où je me sens chez moi, j'ai aussi des souvenirs d'enfance et je les aime comme tout un chacun. Les bons et les mauvais... »

Ma génération ne connaît la vieille Autriche-Hongrie que par ouïe dire, cette double monarchie d'avant-guerre avec ses deux douzaines de nations, où le patriotisme de clocher le plus borné côtoyait l'auto ironie résignée, avec sa culture ancestrale, ses analphabètes, son féodalisme absolutiste, son romantisme « petit bourgeois », son étiquette espagnol et sa dépravation douillette.

Ma génération, c'est bien connu, est très méfiante et s' imagine être sans illusions. Dans tout les cas, elle en a considérablement moins que celle qui nous a conduits vers des temps meilleurs. Nous sommes dans l'heureuse position qui nous permet de croire qu'on peut vivre sans illusions. Et cela pourrait être notre unique illusion. Je ne verse pas de larmes sur l'ancienne Autriche-Hongrie. Ce qui est verrouillé doit s'effondrer et si moi-même j'étais verrouillé, je m'effondrerais et je crois que je ne verserais aucune larme. »

ÖDÖN VON HORVÁTH, 10 novembre 1927
Texte français Ursula Petzold, Philippe Macasdar

EMMANUEL DEMARCY-MOTA

Directeur du CDN de la Comédie de Reims de 2002 à fin août 2008, il a fondé sa compagnie Théâtre des Mille Fontaines au Lycée Rodin en 1989. En résidence au CDN d'Aubervilliers, puis au Forum culturel de Blanc-Mesnil, il entame une collaboration avec François Regnault, monte *L'Histoire du soldat*, *Léonce et Léna*, *Peine d'amour perdue* (repris en 1999 au Théâtre de la Ville, prix du Syndicat de la critique). Suivent *Six Personnages en quête d'auteur* (2001), *Rhinocéros* (2004) et *Homme pour homme* (2007), tous créés au Théâtre de la Ville. Dans le même temps, il monte plusieurs pièces de Fabrice Melquiot, qu'il associe au CDN de Reims (notamment *Ma vie de chandelle* en 2003 et *Marcia Hesse* en 2006).

En 2007, il démarre un partenariat artistique avec Lisbonne et Naples, incluant des acteurs de différentes nationalités.

Le 1^{er} septembre 2008, il succède à Gérard Violette pour diriger le Théâtre de la Ville à Paris.

« *Casimir et Caroline* fait partie du grand théâtre politique : Horváth cherche tout autant à embrasser la question de l'infiniment petit – l'histoire de l'individu vu dans son sentiment amoureux – que celle du collectif et du multiple. »

Emmanuel Demarcy-Mota



GRANDE SALLE



DE TENNESSEE WILLIAMS **SOUDAIN L'ÉTÉ DERNIER**

TEXTE FRANÇAIS DE JEAN-MICHEL DÉPRATS
MISE EN SCÈNE RENÉ LOYON

DU 30 MARS AU 8 AVRIL 2010

DU MARDI AU SAMEDI À 20H - DIMANCHE À 16H
RELÂCHE : LUNDI



DU 29 AVRIL AU 13 MAI 2010

LES FAUSSES CONFIDENCES

MARIVAUX / DIDIER BEZACE

DU MARDI AU SAMEDI À 20H - DIMANCHE À 16H
RELÂCHE : LUNDI

CÉLESTINE



DU 16 AU 20 MARS 2010

YAACOB ET LEIDENTAL

HANOKH LEVIN / FRÉDÉRIC BÉLIER-GARCIA

DU MARDI AU SAMEDI À 20H30



DU 24 MARS AU 3 AVRIL 2010

BAB ET SANE

RENÉ ZAHND / JEAN-YVES RUF

DU MARDI AU SAMEDI À 20H30 - DIMANCHE À 16H30
RELÂCHE : LUNDI

Célestins

THÉÂTRE DE LYON

04 72 77 40 00

**Toute l'actualité du Théâtre en vous abonnant
à notre newsletter et sur Facebook**

www.celestins-lyon.org

